

CHAPITRE I

Né d'un père ouvrier et d'une mère dite au foyer, je vis le jour le 29 juin 1929 à Pérenchies dans les hauts de France.

Dans les années suivant ma naissance, la France sera frappée de plein fouet par une crise paralysant l'activité économique et ce jusqu'en 1939.

Cette période fut appelée la Grande Dépression. Elle correspondait à un marasme économique qui suivit le Krach de 1929 aux États-Unis.

Crise boursière qui se déroulait à la Bourse de New-York.

Le 24 octobre 1929 fut appelé le jeudi noir, le 28 octobre le lundi noir et le 29 octobre le mardi noir.

Le chômage et la pauvreté exploseront et pousseront quelques années plus tard à une réforme agressive des marchés financiers.

Afin de lutter contre cette crise, le gouvernement déplacera un certain nombre de mesures qui s'ajusteront autour de quatre axes :

élévation de barrières protectionnistes destinées à diminuer les importations, limitation de la production agricole et industrielle pour freiner l'abaissement des prix, protection du petit commerce et politique déflationniste pour réduire le déficit financier.

Malgré tous les efforts déployés par l'État, la majorité des classes socio-professionnelles seront impactées et leurs revenus s'effondreront, tandis que le chômage augmentera.

Le milieu ouvrier sera particulièrement atteint.

Mes parents ne roulaient pas sur l'or.

Mes dix ans, en culotte courte maraudaient fruits et légumes dans les champs voisins, en essuyant des engueulades parentales. Qu'importe !

Le 3 septembre 1939, la France entrera en guerre contre l'Allemagne d'Adolphe Hitler. Occupée par l'armée nazie les soldats français seront faits prisonniers et les jeunes hommes seront envoyés au STO (Service du travail Obligatoire).

Les femmes restées seules assureront le quotidien de la vie. Dès 1941, une résistance se mettra en place.

Quant à moi, j'organiserai la mienne en chapardant tout ce qui nous manquait. Mes douze ans subiront la loi de la seconde guerre mondiale. C'était l'époque où, dans toute campagne, la population crispée à l'extrême analysait les jappements des chiens au fond de la nuit ; le temps où les parachutes polychromes boursofflés d'armes et de

clopes déboulaient du ciel dans la clarté des falots des trouées ; le temps des caves et des clameurs tourmentées que poussent les suppliciés avec des voix de mômes.

Carences, ascèses et billets de restriction se brocantaient pour concéder le droit à un peu de sucre, un peu de farine et quelques pâtes qui cocotaient le carton moisi, du café qui n'en était pas réellement !

Les cordées d'attente s'allongeaient pour acquérir l'extremum vital.

Le marché noir s'engrossait.

Journellement, les ménagères valsaient avec le peu du peu, pour assurer les repas. Raves, courges vertes, rutabagas, topinambours, ersatz (sorte de sucre), pain marron, dans le tourment spammaient les estomacs affaiblis.

Nous, les gamins, chapardions prunes et cerises, dans les vergers, ainsi que des patates, lorsque nous le pouvions. Quand nos draps étaient usés au milieu, on les amputait en deux dans le sens de la longueur, on les retournait, puis, on faisait une couture centrale. Ma mère se débrouillait bien.

Je me souviens des sacs de tubercules en toile grossière qu'elle gardait afin d'y conserver tout ce qu'elle pouvait.

Bouts de tissus, de laine, des collants usés.

Tout était trié avec minutie et tout servait. On tourneboulait aussi les poignets et les cols des vêtements lassés par tant d'utilité. On ne jetait rien. On brûlait les chandelles par les deux bouts.

Le territoire français sera libéré en 1944, par la Résistance française.

Les restrictions dureront plusieurs années après la guerre, jusqu'en 1948 voire 1949.

Puis, les tickets, rarissimes, se volatiliseront et disparaîtront de la circulation.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la France, comme le reste du monde sera dévastée, humainement, politiquement et économiquement.

L'industrie orientée vers la production de guerre, sera réorganisée et modernisée.

Les pays d'Europe devront rattraper le retard du développement économique amoncelé vis-à-vis des États-Unis.

L'organisation et l'économie de la nation, fréquemment marquées par le manque de nourriture, de produits de tous genres et des conjonctures de vie mauvaise seront développées et la plupart des dégâts causés par la guerre seront réparés.

Psychologiquement, des traces ineffaçables nous marquerons à tout jamais.

Cheveux châtons, yeux bleus, front ovale, nez rectangulaire, mesurant 1 m 65, à l'âge de seize ans, je traficotais clandestinement avec la Belgique.

Géographiquement, les deux frontières se frôlaient. L'approvisionnement de leurs denrées alimentaires était meilleur que le nôtre.

Nous avions flirté avec la misère de la guerre, la vermine et les poux.

J'étais habité par une certaine soif de marché noir, et je voulais gagner de l'argent pour moi et les miens. Intrépide, avec des gars de mon âge, nous prenions l'autobus Bereyne, sans payer, en squattant le toit ou le dos du véhicule.

Passés la frontière belge, nous achetions du café, des balais et des serpillières que nous revendions ultérieurement plus chers, côté français.

Au retour, dans le bas de notre village, le bus prenait un virage d'enfer.

Tandis que les voyageurs se cramponnaient, avec mon acolyte André Denorme, surnommé Dédé, nous sautions de l'engin en perdition de vitesse.

Rentrés chez nous, les objets se vendaient sans perdre de temps.

Nous partagions l'argent, ainsi gagné, entre nos parents, et les filles que nous courions.

Dans l'année de mes dix sept ans, je voulus m'engager dans l'armée. Mais, mon père, Aloys, refusa. Ce dernier fut formel. Absolument pas question !

A l'époque, la majorité absolue était à vingt et un ans révolus.

J'allais voir ma fiancée Denise, dans le café qu'elle tenait, près de la gare d'Armentières. A cette heure de l'après-midi, les clients peu nombreux, ne gênaient pas notre discussion.

En entrant je la hélais d'un geste de bras énervé. Je la fis asseoir à une table près du comptoir, pris une profonde inspiration et me lança :

- Écoute Denise, viens voir, j'ai une idée. J'ai envie de devancer l'appel. Ainsi, je ne ferai que six mois d'armée au lieu de douze. Qu'en penses-tu ?

- Tu me demandes mon avis et tu veux vraiment savoir ce que j'en pense ?

- Oui, oui. Vas-y je t'écoute.

Tout excité à l'idée de conduire à terme mon projet je ne vis pas la mine renfrognée de Denise, ni les larmes au bord de ses paupières, prêtes à s'évader, si j'ajoutais un mot de plus.

- Et alors, tu ne réponds pas ? Dis moi que tu es d'accord !

Elle se leva, prise d'un soudain tournis. Mes paroles lui donnaient la nausée. Je mis ça sur le compte de la fatigue. Depuis quelques temps déjà, elle me semblait exténuée. Son boulot n'était pas de tout repos. Je voyais bien qu'une angoisse, imperceptible pour un étranger, lui serrait le cœur. Dans une douleur étonnante, elle articula :

- Fais comme tu veux, puisque de toute façon, c'est ton désir !

Un enfant pleura dans l'arrière cuisine du café. Denise tourna les talons et se dirigea vers son fils Jean-Pierre, qui s'éveillait de la sieste. Tête brûlée, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je venais de décider de notre avenir. Les dés étaient jetés. Pour moi, il ne restait plus qu'à mettre mon plan à exécution.

L'accord paternel m'était refusé. Je m'en foutais !
Il me suffirait simplement de faire de faux papiers
d'engagement. Oui, mais comment ?

Pour moi, gommer ce problème ne comporterait
aucune difficulté. Je regorgeais d'imagination.

Je retournais chez moi à toute pompe, comme si
un dard m'avait piqué l'arrière-train.

Mes parents, partis en courses, ne rentreraient pas
avant la fin de l'après-midi.

Je disposais donc, amplement, du temps nécessaire
avant leur retour pour asseoir ma machination.

Quatre à quatre, je grimpais l'escalier qui menait à
la chambre de mes parents. Je fouillais l'armoire,
sans trop foutre le bin's, cherchais le papier à
lettres que je décelais prestement.

Puis, je redescendis à la cuisine, aussi vite que
j'étais monté.

Assis à la table, je calmais le jeu de mes mains
tremblantes d'excitation.

J'inspirais profondément et m'appliquais, du mieux
possible, pour rédiger mon épître.

Monsieur,

Je soussigné Vandavelde Aloys, demeurant rue de la Prévôté, à Pérenchies, demande autorisation pour mon fils : Vandavelde René, né le 29 juin 1929, habitant sous mon toit, devancer l'appel, afin de faire six mois d'armée au lieu de douze.

Espérant votre accord, veuillez recevoir Monsieur, mes sincères salutations.

Mon forfait établi, je relus plusieurs fois ces quelques lignes, pour être sûr de n'avoir commis aucun impair.

Brusquement, je me rendis à l'évidence.

Il manquait la signature du père !

Je fouinais de nouveau, trouvais le livret de famille et calquais, avec minutie les lettres du patronyme.

Mon inauthentique paraphe marquait une analogie exemplaire à l'original.

Cependant, une dernière chose, sans laquelle le courrier ne serait pas crédible, me barrait encore la route de la réussite.

Fier de moi, et, sans panique, je me rendis à la mairie pour demander avec un aplomb formidable

l'apposition du tampon du service en charge du recrutement.

Tout sourire, tout mielleux, je sollicitais une rencontre avec Monsieur le maire, Dutriez Roger, qui me connaissait bien.

Face à cette requête, un tantinet incongrue et un sentiment saugrenu de traquenard, il me demanda :

- Alors, mon p' tit gars, tu veux déjà porter des guêtres à ton âge ? C'est pour frimer auprès de ces demoiselles ? Dis voir, un peu, je dois justement me rendre dans ta rue. Je vais t'accompagner jusqu'à chez toi. Je saluerais tes parents, histoire de discuter un peu. Tu sais que j'ai besoin de leur accord pour signer ton courrier. Je dispose d'une heure devant moi. Allons-y tout de suite.

Je ne m'attendais pas à ça.

Je croisais les doigts pour que l'officier ministériel puisse se défiler. Mais là, j'étais coincé.

J'avalais ma salive de travers et fit oui de la tête raidie par ces dires. Et nous nous mîmes en route sur le champ. Je vous avoue que je ne la ramena pas large. Sur le chemin, il tenta la discussion, et détectait bien mon bobard. Je pria pour qu'il fasse volte-face.

D'un coup, il s'arrêta, me fixa droit dans les yeux et me dit d'un ton contrarié :

- Et puis, tiens ! Je te laisse. Tu es assez grand pour prendre tes décisions.

Le maire s'en retourna.

Un instant, je restais perplexe. Mais, très vite je réagissais. Je courus derrière lui :

- Bin mon tampon, alors ?

- Repasse à la mairie dans la journée, je donnerais l'ordre à ma secrétaire d'appliquer ce fameux tampon sur ton papier. J'espère que tu ne fais pas de conneries et je ne suis au courant de rien. T'as bien compris ?

- Oui, oui, merci, balbutiais-je.

Fraud comme un jeune paon, un sentiment de bonheur extrême envahit mon être dans sa totalité. Saisi d'une excitation guillerette, je frétiliais de plaisir. Personne, hormis monsieur le maire, ne se douterait de ma frauduleuse supercherie. Dès que mon courrier fut oblitéré, je filais à la caserne Kléber de Lille, déposer ma missive, comme si de rien n'était.

Mon père Aloys, alerté par ma fiancée Denise, entra dans une colère noire.

Une discussion houleuse s'engagea entre nous.

Devant ma détermination claire et affirmée mon père déclina sa réprobation, et admis, à contre cœur, ce choix, contre un test préliminaire.

Au grand dam des miens, je partis à l'armée, comme convenu, pour un essai de quinze jours.

Ce n'était pas, évidemment, au goût de Denise, qui se retrouva seule, avec son fils, né d'un précédent mariage.

Puis, on m'expédia à Valenciennes, au bureau de recrutement 962 où l'on m'enregistra en tant que soldat volontaire de 2e classe.

Ensuite, le 2 décembre 1947, je pris mon premier départ, pour l'aventure, en gare de Lille, à 7 heures quinze.

Deux trains seront affrétés :

Le Rapide et L'Express.

J'emprunterais le dernier, qui s'arrêtera à toutes les gares, et n'arriverais pas à Paris, avant 11 heures.

Largué à destination, ne sachant pas exactement où je me rendais, je demandais, à la billetterie de la gare, mon chemin.

La placeuse m'axa vers la caserne des Gardes Républicains, place de la Bastille.

Là, le chef de poste, en faction, m'envoya à la cantine me restaurer de sandwichs au pâté.

Puis, le sergent vint à ma rencontre et me dirigea au second étage où deux cents couchages, imperturbablement faits au carré, disposés en ligne droite, les uns à côté des autres, m'attendaient. Le chef me donna ses instructions.

Lorsque je me retrouvais seul, je jubilais.

Les autres troufions partis, je ne sais trop où, ne rentreraient pas avant la fin de la semaine.

Je choisis mon lit, le premier de la rangée, au cas où il me faudrait décamper à toute vitesse.

Après une bonne nuit de sommeil, le petit déjeuner qu'on me servit ne me sembla pas des plus copieux.

Un petit bout de pain, un peu de beurre et un café noir. Hou la ! C'était bien peu pour un appétit comme le mien. Tant pis. J'avais obtenu gain de cause, sous la colère du père, et c'était pour moi, ce qui comptait le plus.

De là, je fus dirigé et incorporé à Versailles, comme soldat de 2e classe au CIC du 1er BIC.

Au bout de deux mois d'engagement, Nonnon Roger, comptable à Lille, deviendra mon copain d'armée et de tous les délires.